

pas a Rehash

4476

ADOLPHE LODS

L'« étang supérieur »

et l'approvisionnement en eau de la Jérusalem antique

EXTRAIT
DU
CINQUIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL D'ARCHÉOLOGIE
ALGER (14-16 Avril 1930)

ALGER
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE
12, RUE ÉMILE-MAUPAS, 12

1933

Bibliothèque Maison de l'Orient



150711

A Monsieur Pottier
d'un usage respectueux
A. Lods

L'« étang supérieur »

et l'approvisionnement en eau de la Jérusalem antique

PAR

ADOLPHE LODS

L'approvisionnement en eau constituait pour les cités palestiniennes un problème capital, mais difficile à résoudre parce que le pays est très pauvre en sources et en cours d'eau et que de plus les villes étaient en général bâties sur un éperon de rocher facile à défendre. C'était le cas de la vieille place forte cananéenne, puis israélite, de Jérusalem, dont l'existence est attestée maintenant dès les environs de l'an 2000, grâce aux fragments de poterie découverts en Égypte par M. Kurt Sethe (1). On a dû de tout temps y créer des citernes, réservoirs et étangs (2), et surtout tâcher de capter pour le seul usage des citadins les sources du voisinage, en les interdisant, si possible, aux assiégeants éventuels.

Les fouilles poursuivies depuis 1867 sur l'emplace-

(1) *Die Aechtung feindlicher Fuersten, Voelker und Dinge auf altaegyptischen Tongfaessscherben des mittleren Reiches, Abhandl. der preuss. Akad. der Wiss., Jahrg. 1926, phil.-hist. Klasse, n° 5, Berlin, 1926, p. 53.*

(2) Cf. C. Schick, *Die Wasserversorgung der Stadt Jerusalem, Zeitschr. des deutsch. Pal.-Vereins, I (1878), p. 132-176*; G. Dalman, *Die Wasserversorgung des ältesten Jerusalem, Palaestina Jahrbuch, XIV (1918), p. 47 ss.*

ment de l'antique cité cananéenne — qui, heureusement, se trouve en dehors de la Jérusalem actuelle, la ville s'étant déplacée vers le nord — nous permettent de voir assez clair dans l'histoire des travaux hydrauliques accomplis au temps des Cananéens, puis à l'époque des rois d'Israël et de Juda (de David à l'exil).

La question que nous voudrions examiner est celle-ci : ces découvertes archéologiques ne nous aident-elles pas à comprendre, mieux qu'on ne le pense généralement, certains des textes anciens où il est question des étangs et des canalisations approvisionnant la ville ?

I

Résumons d'abord brièvement les résultats de l'exploration archéologique.

Il n'existe qu'une source au voisinage immédiat de la Jérusalem antique : c'est celle qu'on appelle aujourd'hui 'Aïn Sitti Mariam, « fontaine de la Vierge », ou 'Aïn Oumm el-Deradj, « source de l'escalier ». Elle est très certainement à identifier avec la source du *Guihôn*, c'est-à-dire « du jaillissement », auprès de laquelle fut sacré Salomon (1 Rois 1, 33. 38. 45). C'est une fontaine intermittente — d'où son nom ancien de « jaillissement », — qui s'est toujours trouvée en dehors des murs de la ville. Le petit bassin où elle sourd est situé, en effet, tout en bas de la pente que couronnaient les remparts de l'antique citadelle jébusienne de Sion, devenue plus tard la cité de David, au niveau — et même actuellement à une dizaine de mètres au-dessous du niveau — du fond de la vallée du Cédron, à la cote 636,10, tandis que le sommet de la colline atteint en ces parages environ 695 mètres (1).

(1) D'après le plan publié par M. Raymond Weill, *La cité de David*, Paris, Geuthner, 1920, pl. II.

Primitivement la source s'épanchait directement et librement dans la vallée en un ruisseau qui s'y perdait sans doute bientôt. De bonne heure les Jérusalémites entreprirent des travaux d'aménagement, afin de mieux profiter des précieuses ressources que leur offrait cette eau jaillissante. Le P. Vincent, dont la compétence en matière d'archéologie palestinienne est universellement reconnue, a dressé un plan détaillé des canalisations ainsi creusées aux abords de la source (1). Il en distingue jusqu'à huit, d'époques diverses (2). Nous ne retiendrons ici que les quatre principales.

1. Aux abords immédiats de la forteresse, à huit mètres en avant du rempart, fut percé un tunnel incliné, qui conduisait à une chambre souterraine dans laquelle on fora un puits vertical (P) ; l'eau de la source (S) fut, d'autre part, amenée au pied de ce puits par un canal horizontal (VI). Les habitants pouvaient ainsi, en cas de siège, puiser au Guihôn sans être sous les vues de l'ennemi. Cette voie d'accès à la source, découverte par Warren (1867-1870), puis explorée par Parker (1909-1911) et par le P. Vincent (3), remonte, selon la plupart des archéologues, à l'époque cananéenne. Des aménagements tout semblables ont été constatés dans les forteresses cananéennes de Guèzer, de Bel'amé (Yible'am) et de Gabaaon (4).

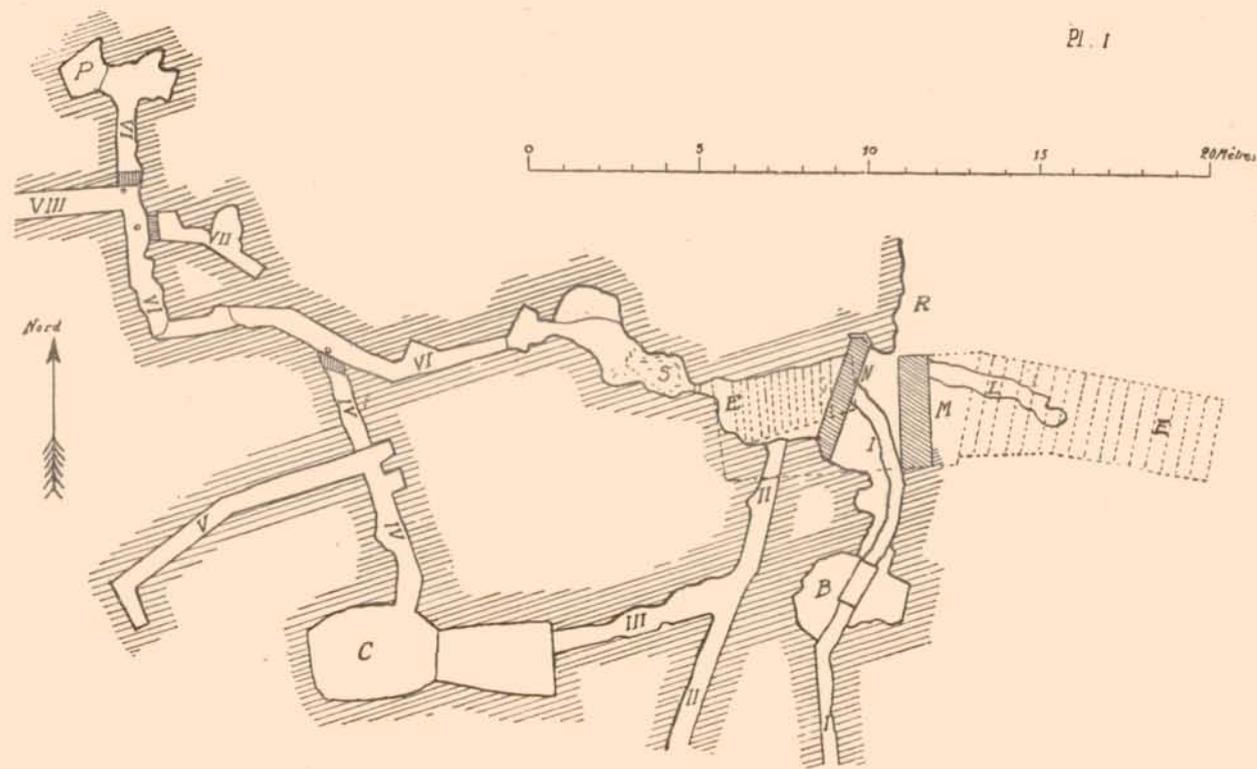
2. Un autre canal souterrain (I du plan du Père Vincent), découvert par M. Masterman en 1902, menait de la source à la vallée et permettait d'arroser les jardins maraîchers qui s'y trouvaient sans doute alors comme aujourd'hui. Ce déversoir est probablement de la même époque que le précédent. Quand on voulait se servir du

(1) *Revue Biblique*, 1911, p. 576, pl. I.

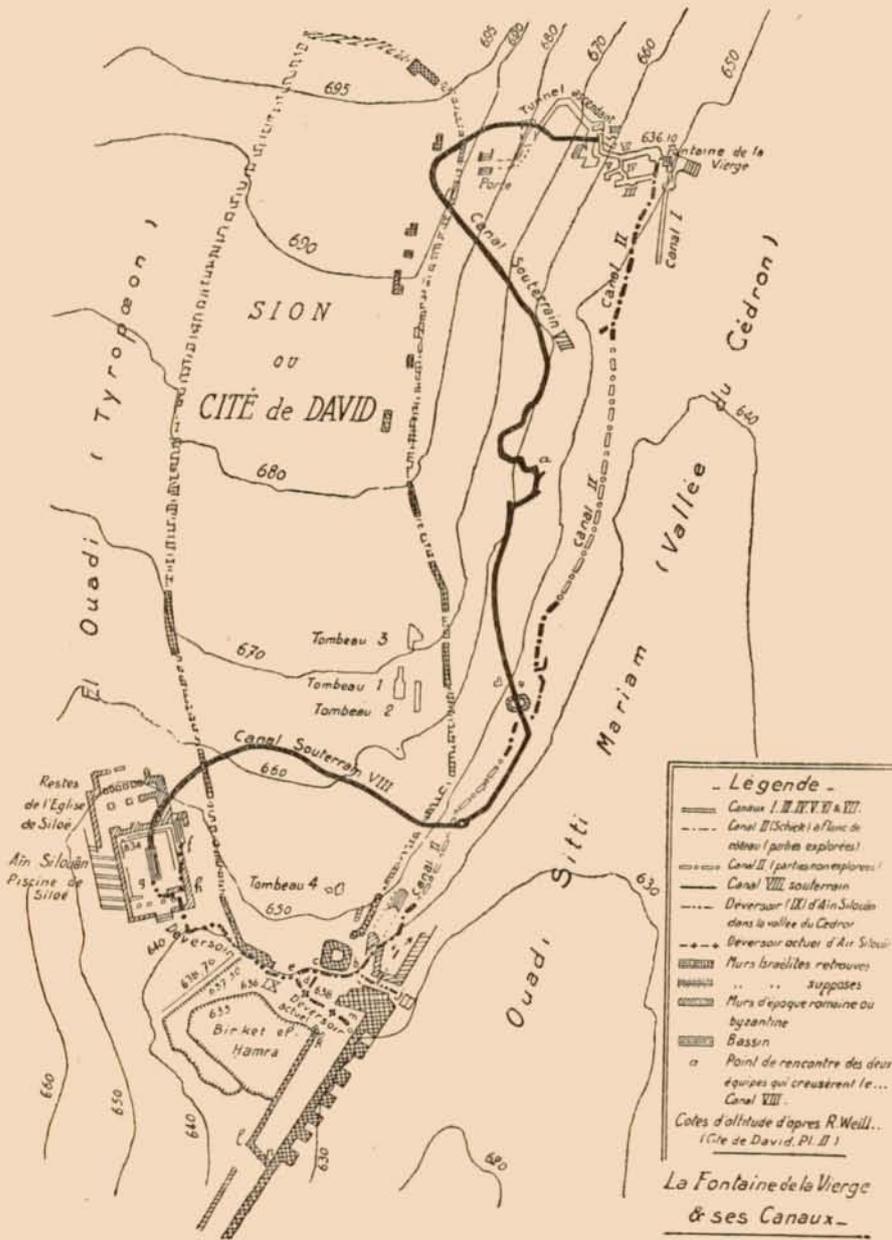
(2) *Revue Biblique*, 1911, p. 566-591 ; 1912, p. 86-111, 424-453, 544-574.

(3) H. Vincent, *Jérusalem antique*, Paris, Gabalda, 1912, p. 146-156.

(4) *Ouv. cité*, p. 158-160 (fig. 36, 37, 38).



Les abords souterrains de la Fontaine de la Vierge, d'après H. Vincent.



puits — en cas de siège par exemple, — on n'avait qu'à fermer la vanne (v) donnant accès à travers un petit mur (N) au canal d'irrigation I ; l'eau refluaît et montait dans le canal VI.

3. Puiser à grande profondeur était un travail pénible. Une amélioration importante consista à amener l'eau de la source dans la ville. Un canal (II) fut creusé dans le roc, à flanc de coteau, le long de la vallée du Cédron, tantôt à ciel ouvert, tantôt en souterrain, mais alors tout près de la surface du sol et avec des sortes de fenêtres destinées à la fois à faciliter le percement et à permettre aux jardiniers de la vallée de puiser dans le canal et d'en utiliser l'eau pour l'irrigation. Trois sections seulement du parcours de cet aqueduc ont été explorées jusqu'à présent : son amorce septentrionale par la mission Parker (1909-1911), sa partie médiane par M. C. Schick en 1886 et 1890, puis, plus en détail, par M. Raymond Weill (1913-1914), son extrémité méridionale par ce dernier archéologue dans sa campagne de 1923-1924. Ce canal aboutissait à un réservoir appelé aujourd'hui *Birket el-Hamra*, « l'étang rouge », au bout de la vallée du Tyropéon. Mais, comme on voulait que le plan d'eau de ce bassin fût plus élevé que la source du Guihôn, on fit commencer le canal à 4 mètres environ au-dessus du niveau de la fontaine : on faisait monter l'eau jusqu'à l'entrée de la galerie en fermant la vanne susnommée (v) du barrage extérieur (N). Ce canal à flanc de coteau date du temps des premiers rois de Juda ou peut-être encore de l'époque cananéenne.

4. Cet aqueduc présentait un grave inconvénient : il était accessible à l'assiégeant, qui pouvait l'obstruer, en utiliser l'eau à son profit, voire même se glisser par là dans la place. On entreprit donc le percement d'un nouveau canal, entièrement souterrain, traversant de part en part la colline de Sion, de façon à amener l'eau de la

source directement à l'intérieur de la ville : tentative audacieuse, étant donnée l'insuffisance des moyens techniques de l'époque. Si les Israélites, en effet, savaient garder l'horizontale, comme le prouve l'examen des canaux II et VIII, — probablement au moyen de niveaux à fil à plomb, — ils n'étaient pas en mesure de s'orienter sous terre. Ils eurent cependant l'audace d'attaquer le tunnel par les deux bouts et, chose extraordinaire, les deux équipes se rencontrèrent (1), bien qu'elles eussent suivi, l'une et l'autre, un tracé des moins rectilignes, modifiant leur cheminement sans doute selon la dureté plus ou moins grande de la roche et aussi d'après les indications que leur fournissaient les regards verticaux percés de place en place jusqu'à la surface (2). Une inscription taillée dans le roc près de la sortie et remarquée par hasard en 1880 par des enfants qui se baignaient dans le canal, relate la joie, non exempte de surprise, qu'éprouvèrent les deux groupes de mineurs lorsqu'ils commencèrent à s'entendre l'un l'autre, puis lorsqu'ils se rencontrèrent à 100 coudées sous terre.

(1) Les Romains eux-mêmes, infiniment plus experts en ce genre d'entreprise, ne réussissaient pas toujours. M. Merlin, au cours de l'entretien qui a suivi cette communication au Congrès d'Alger, a bien voulu nous signaler une inscription trouvée à Lambèse, en Algérie (*Corpus inscr. lat.*, VIII, 2728) et d'où il ressort que, pour amener l'eau à Bougie, « il avait fallu percer un tunnel à travers la montagne... ; le travail avait été commencé des deux côtés à la fois. Mais... chacune des deux équipes obliqua à droite, au lieu de suivre la ligne indiquée, si bien que les deux galeries se dirigèrent parallèlement l'une à l'autre au lieu de se rejoindre ». On aurait abandonné l'ouvrage sans l'intervention de Nonius, ingénieur militaire, auteur de l'inscription, qui remit les choses au point — vers l'an 152 (Stéphane Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie*, I, p. 251-252).

(2) Il ne semble pas que les ingénieurs d'Ezéchias aient de propos délibéré fait faire à leur canal une grande boucle afin de contourner la nécropole royale de la cité de David, comme le supposait Clermont-Ganneau ; car M. R. Weill a découvert de grandes tombes creusées dans le roc non seulement à l'intérieur de la large courbe formée au sud par le canal (tombes 1, 2 et 3, trouvées en 1913-1914), mais aussi dans la partie méridionale de la citadelle (tombe 4, mise au jour en 1923-1924, cf. *Mélanges Israël Lévi*, Paris, Durlacher, 1926, p. 111-112).

Pour éviter la manœuvre de la vanne (v), on tailla ce nouveau canal au niveau même de la source du Guihôn ; mais on dut, en conséquence, pour recevoir les eaux à la sortie du souterrain, creuser au flanc ouest de la colline de Sion, un bassin profond qui subsiste encore aujourd'hui, plus ou moins remanié, sous le nom de piscine de Siloé. Les indigènes l'appellent *el-birké*, « le bassin » tout court ; l'extrémité du tunnel qui l'alimente est pour eux « la fontaine de Siloé », *'Aïn Silouân* (1). Ce canal, qui est toujours en service, est connu depuis longtemps ; il a été minutieusement étudié et décrit par la mission Parker.

II

Maintenant quel rapport y a-t-il entre les observations faites sur le terrain et les textes anciens ?

Dans le 2^e livre des Rois (20, 20) on lit, à propos d'Ézéchias, qui régna sur Juda dans le dernier quart du VIII^e siècle : « Le reste de l'histoire d'Ézéchias, tous ses exploits, et comment il fit l'étang et le canal et amena les eaux dans la ville, cela n'est-il pas écrit dans le livre des Annales des rois de Juda ? »

Ceci pourrait s'appliquer soit au canal à flanc de coteau (II) soit à l'aqueduc souterrain (VIII). Mais le livre des Chroniques apporte des précisions : « Le même Ézéchias boucha l'issue supérieure des eaux du Guihôn et les amena par en bas à l'ouest de la cité de David » (2 Chron. 32, 30). Ici il n'y a pas de doute : l'auteur des Chroniques rapporte à Ézéchias le percement du tunnel VIII, le seul qui aboutisse à l'ouest de la cité de David. L'« issue supérieure des eaux du Guihôn », c'est le système des canalisations permettant l'écoulement des eaux par la vallée du Cédron (canal I, et spécialement canal II). On a retrouvé en place les murettes (o) qui obtu-

(1) Guthe, *ZDPV*, 1882, p. 84.

rent les diverses galeries souterraines voisines de la source et obligent ses eaux à s'engager dans le tunnel VIII. Cette identification, certaine en ce qui concerne le texte des Chroniques, répondait très certainement aussi à la pensée du rédacteur du livre des Rois (1). Et il n'y a pas de raison de douter qu'elle ne soit d'accord avec la réalité : l'auteur des Chroniques a dû tirer ce renseignement — comme beaucoup d'autres du même genre — d'un document digne de foi.

Il a sans doute utilisé la même source d'information, mais cette fois en l'amplifiant, lorsqu'il écrit un peu plus haut (2 Chron. 32, 2-4) : « Quand Ézéchias vit que Sennachérib s'avavançait avec le dessein d'assiéger Jérusalem, il décida avec ses grands et les soldats de sa garde d'obstruer les eaux des sources qui étaient en dehors de la ville ; et ils l'aidèrent. Beaucoup de gens se rassemblèrent et bouchèrent toutes les sources, ainsi que le torrent qui roulait dans le pays (2), en disant : Pourquoi le roi (3) d'Assur, quand il viendra, trouverait-il de l'eau en abondance ? »

Il n'y a guère de sources aux environs de Jérusalem (4), à part Bir Eyoub (l'ancien 'En Roguél), 'Aïn Chems et Lifta — ces deux dernières déjà bien éloignées. Peut-être s'agit-il des citernes de la région (5) ou bien des fenêtres du canal II à flanc de coteau (6). « Le torrent qui roule dans le pays » désignerait le canal I. Si on lit avec la version grecque « qui coule dans la ville », ce

(1) Stade l'a contesté (*Gesch. des Volkes Isr.*, I, 593) en faisant valoir que, dans la notice des Rois (2 Rois 20, 20), l'étang est nommé avant le canal. Mais il serait assez naturel que le réservoir de sortie ait été aménagé avant l'achèvement — en tout cas avant la mise en service — du tunnel.

(2) Ou, d'après la version des Septante, « dans la ville ».

(3) C'est la leçon grecque. Le texte massorétique a : « les rois ».

(4) Cf. C. Schick, *ZDPV*, I (1878), p. 134 ; H. Vincent, *Jérusalem antique*, p. 163, note 2 (contre le P. Meistermann).

(5) I. Benzinger, *Kurz Hand-Comm. z. A. T., Chron.*, *ad loc.*

(6) R. Weill, *La cité de David*, p. 54.

serait le canal II. De toutes façons le terme paraît un peu ambitieux pour un maigre ruisseau comme celui que pouvait alimenter la fontaine de la Vierge.

Quoi qu'il en soit, on peut regarder comme acquis que le canal souterrain (VIII) est l'œuvre du roi Ézéchias (1).

III

Il s'ensuit que les « eaux de Siloé » dont parle le prophète Ésaïe dans un oracle prononcé sous le règne d'Achaz, père d'Ézéchias, ne doivent pas être identifiées avec cet aqueduc souterrain, qui n'existait pas encore, mais très probablement, comme on l'admet généralement (2), avec le canal à flanc de coteau (II). Cette interprétation convient parfaitement à la situation. Jérusalem était alors menacée d'être assiégée par Pèqah, roi d'Israël, et Reşîn, roi de Damas (734). « Le cœur d'Achaz et de son peuple était agité comme des arbres de la forêt secoués par le vent » (És. 7, 2) et le roi méditait d'appeler à son secours les Assyriens en dépit du danger plus grave encore que comportait cette invite aux terribles conquérants.

Le prophète Ésaïe reproche à son peuple de manquer de confiance dans les moyens de salut qu'on pouvait trouver à Jérusalem même : il pense avant tout à l'aide de Yahvé, le Dieu qui « a son foyer dans Sion » ; mais il prend pour type et pour symbole de ces ressources

(1) C'est le sentiment général : Cf. I. Benzinger, *Hebr. Archäol.*, 3^e éd., Leipzig, Pfeiffer, 1927, p. 30, 35 ; O. Eissfeldt, *Könige, ad loc.*, dans E. Kautsch, *Die Heilige Schrift*, 4^e éd. ; Rudolf Kittel, *Kön. (Handkom. z. A.T.)* et *Gesch. des Volkes Israel*, 6^e éd., Gotha, Klotz, 1925, II, p. 377-378 ; R. Weill, *La cité de David*, p. 56.

(2) Baedeker-Benzinger, *Palestine et Syrie*, 4^e éd., 1912, p. 80 ; Benzinger, *Hebr. Arch.*, p. 34 ; Bertholet, *Hist. de la Civilisation d'Israël*, Paris, Payot, 1929, p. 233, note 6 ; R. Weill, *Cité de David*, p. 61 ; Karl Budde, *Jesaja's Erleben*, 1928, p. 75 ; Otto Procksch, *Jesaja I*, 1930, p. 132.

offertes par la capitale le canal qui lui fournissait l'eau en cas de siège :

Parce que ce peuple méprise
les eaux de Siloé qui coulent doucement
et tremble devant Resin et le fils de Remalya,
Voici que le Seigneur va faire monter contre vous
les grandes, les puissantes eaux de l'Euphrate (1) :
Tous ses bras déborderont ;
il franchira partout ses rives.
Il traversera Juda, emportera tout et passera ;
il atteindra jusqu'au cou... (8, 6-8)

Le canal à flanc de coteau, qui n'avait qu'une faible pente (2 mètres de dénivellation pour plus de 300 de longueur) et était alimenté par une source à débit restreint, devait, en effet, couler fort doucement. Le nom par lequel le prophète le désigne, « le *šilôah* » (avec l'article), c'est-à-dire l'émissaire, le déversoir (2), lui convient parfaitement. Au temps de Néhémie (3, 15), cette appellation — si l'on adopte la leçon de la Vulgate — ou une appellation presque identique (*haš-šèlah*) si l'on préfère le texte massorétique, était appliquée à l'étang où aboutissait le canal II : à la Birket el-Ḥamra. Ce n'est qu'à partir du temps de Josèphe (*Bell. jud.* V, 4, 1, § 140 ; 4, 2, § 145 ; 9, 4, § 410) et de l'évangile de Jean (9, 7. 11) que le nom de Siloé apparaît attaché comme aujourd'hui à la piscine où débouche l'aqueduc souterrain (VIII).

De ce que les Jérusalémites méprisaient ce canal, jugé insuffisant, H. Gressmann a cru pouvoir conclure qu'« ils se construisirent au temps d'Achaz un nouveau canal, qui n'a pas été identifié jusqu'à ce jour » (3). C'est

(1) C'est-à-dire « le roi d'Assur et toute sa multitude », comme l'explique une glose.

(2) Le mot, formé comme *šihôr*, *kišôr*, etc. (cf. Stade, *Lehrb.*, § 216, p. 154), est apparenté à *šèlah* (*bêt haš-šèlahîn*, Mi. Moéd Qatôn. I, 1), *šâlouah* (hébr. rabb.). Il ne paraît pas nécessaire de le corriger en *šèlah* avec M. K. Budde (*Jesaja's Erleben*, p. 75).

(3) *Altorient. Texte und Bilder z. A.T.*, 2^e éd., Berlin, de Gruyter, 1927, II, p. 175.

méconnaître, semble-t-il, la claire intention du prophète : selon lui Achaz et son peuple n'ont le choix qu'entre « les eaux de Siloé » et l'Euphrate, c'est-à-dire entre les ressources locales et le recours au roi d'Assyrie. S'il avait existé alors pour les habitants de Jérusalem un troisième moyen d'échapper à la disette d'eau redoutée en cas de siège, tout le raisonnement du prophète s'écroulerait.

IV

C'est dans les mêmes circonstances politiques que nous transporte une autre page du livre d'Ésaïe (7, 3). Yahvé dit au prophète : « Sors à la rencontre d'Achaz, toi et ton fils Šear Yašoub, *au bout du canal de l'étang supérieur, vers la chaussée du champ du Foulon*. Et tu lui diras : Fais attention ! Sois calme ! N'aie pas peur et que ton courage ne s'amollisse pas à cause de ces deux bouts de tisons fumants (Rešû et Pèqah) ».

L'indication topographique donnée dans ce passage revient, sous une forme presque identique, dans un autre récit sur le même prophète (És. 36, 2), récit plus ou moins embelli par la légende ; mais cela est sans importance au point de vue de la toponymie. Ézéchias s'était révolté contre Sennachérib, roi d'Assyrie. Celui-ci « envoya Rabšaqé de Lakiš (dont l'armée assyrienne faisait le siège) à Jérusalem, vers le roi Ézéchias, avec un nombreux corps de troupes. Il monta et arriva (1) et se posta *au canal de l'étang supérieur, qui est sur la chaussée du champ du Foulon* ». Là le général assyrien parla avec les dignitaires judéens envoyés au-devant de lui par Ézéchias ; mais il était assez près des murs de la ville pour pouvoir se faire entendre des habitants qui assistaient à l'entrevue du haut des remparts et il leur adressa directement promesses et menaces. Le récit se

(1) Suppléer ces quatre mots d'après le grec.

retrouve, avec quelques variantes qu'il est inutile de relever ici, dans le 2^e livre des Rois (18, 17).

Sur le site de ce « canal de l'étang supérieur » les hypothèses les plus variées ont cours parmi les archéologues. Quelques-uns tiennent encore pour l'identification de l'étang supérieur avec la *Birket Mamilla* à l'O. de Jérusalem (1). Le canal serait soit la conduite qui en amène l'eau à l'étang dit aujourd'hui « du Bain du Patriarche » à l'intérieur de la ville, soit le déversoir menant à l'étang appelé actuellement « du sultan », plus bas dans la vallée de Ben Hinnom. L'un ou l'autre de ces deux derniers réservoirs serait « l'étang inférieur » (2).

D'autres veulent que le canal en question se soit trouvé au N. E. de la ville (3), ou encore que l'étang supérieur soit le Bain du Patriarche, « le canal » étant soit la conduite alimentant ce bassin (4) soit son déversoir (5).

Le seul argument sérieux qu'on fasse valoir en faveur de ces localisations, c'est que, le mur nord étant le point faible de la ville, par où elle a toujours été attaquée et prise, c'est de ce côté qu'a dû se porter le général assyrien venu pour l'assaillir.

Mais cet argument est sans valeur probante. Rabšaqé n'a pas assiégé Jérusalem. Sennachérib, suffisamment occupé par l'assaut à donner à Lakiš et par les attaques des Égyptiens, n'envoya contre la capitale de Juda qu'un corps d'observation destiné à cerner la ville, coupant les routes d'accès et occupant les points stratégiques importants. Sennachérib se contenta, comme il le dit dans une inscription, d'« enfermer Ézéchias dans Jérusalem...

(1) Ainsi Dahse, *ZATW*, 1918, p. 1-5. M. Budde, *Jes. Erleben*, p. 38, le cherche au N. ou à l'O. de la ville.

(2) Benzinger, *Hebr. Archäol.*, 3^e éd., p. 34, reconnaît que ces identifications sont très incertaines, mais n'en propose pas d'autre.

(3) Cf. Duhm, *Handkom. z. A. T.*, *Jesaja*, ad Es. 7, 3.

(4) G. Dalman, *Jerusalem*, 1930, p. 68 ss.

(5) O. Procksch, *Jesaja I*, 1930, p. 114.

comme un oiseau dans une cage ». Il n'y avait donc pour Rabšaqé aucune nécessité, surtout en vue de simples négociations préliminaires, à se porter devant le mur nord. Arrivant du sud-ouest, il a pu tout aussi naturellement apparaître sous les remparts du côté du midi.

Cela est d'autant plus probable que l'archéologie nous apprend que les canaux et étangs approvisionnant en eau la Jérusalem antique se trouvaient surtout dans la région S.-E. de la ville. C'est de ce côté aussi qu'il semble indiqué de chercher le champ du Foulon. Il y a un peu plus bas dans la vallée du Cédron une autre source qui était appelée autrefois *'En Rogué*, « la source du Foulon » (auj. « puits de Job »). Il est naturel que les foulons, c'est-à-dire les blanchisseurs de l'antique Jérusalem, aient exercé leur industrie au voisinage d'un puits leur fournissant en abondance l'eau pure d'une source.

Aussi est-ce dans le S.-E. de Jérusalem que beaucoup d'exégètes et d'archéologues cherchent « le canal de l'étang supérieur ».

M. Raymond Weill, posant en principe que l'étang inférieur est nécessairement la Birket el-Ḥamra, en a conclu que la piscine supérieure « ne peut se trouver qu'à la source même ». Mais il signale lui-même quelques-unes des difficultés que soulève cette hypothèse. « La circonstance, d'ailleurs, ne laisse pas de surprendre, écrit-il : il y avait donc un réservoir à la base des murs, près de la source ? Au temps d'Achaz, passe encore ; mais après les travaux d'obturation auxquels, sous Ezéchias, on avait attaché une si grande importance ? Et qu'est-ce que l'aqueduc de cette piscine supérieure ? » (1)

L'existence de cet hypothétique réservoir auprès de la fontaine de la Vierge a contre elle le témoignage de l'inscription du tunnel : après le percement « les eaux,

(1) *Cité de David*, p. 59.

dit ce texte, coulèrent de la source (1) à l'étang ». Il n'y avait donc qu'un étang sur le parcours de ces eaux ; et il se trouvait à la sortie du souterrain. Sans quoi on eût dit : « de l'étang supérieur à l'étang inférieur » ou au moins « de la source à l'étang inférieure ».

D'après une autre conjecture, proposée par B. Stade (2) et admise par Karl Marti (3), l'étang supérieur aurait été un ancien bassin qui se trouvait en partie sur l'emplacement de la « piscine de Siloé » actuelle ; le réservoir voûté (f du plan II) découvert en 1881 par M. Guthe (4) au N.-E. de cette piscine, en serait un reste. Le « canal de l'étang supérieur » serait le déversoir creusé sous terre, puis à flanc de coteau le long des escarpements sud de la citadelle et qui sert actuellement d'émissaire à la piscine de Siloé (5). Achaz se serait rendu au bout de ce canal pour le faire boucher en prévision du siège qu'il redoutait. Rabšaqé se serait présenté à l'endroit où ce déversoir sortait de la ville pour arroser le champ du Foulon.

Cette hypothèse paraît devoir être écartée. Car, contrairement à ce que croyait son auteur, elle n'est défendable que si, en dépit du témoignage — très digne de foi, nous l'avons vu, — des Rois et des Chroniques, on refuse à Ezéchias, pour le rapporter à une époque antérieure, le percement du canal VIII.

En effet, le réservoir découvert par M. Guthe (f), étant donné sa situation et son niveau, inférieur à celui de la piscine de Siloé actuelle, a certainement été créé pour recevoir les eaux du canal souterrain VIII (5) : si ce bassin

(1) Litt. « de la sortie (du roc) ».

(2) *Gesch. des Volkes Isr.*, I, p. 592.

(3) *Kurz. Hand-Com.*, z. A. T., *Jes.*, ad Es. 7, 3.

(4) *ZDPV*, 1882, p. 59-82, 107-110.

(5) Déversoir IX de notre plan (f h e). C'est le canal IV de M. R. Weill (*Mélanges Israël Lévi*, p. 105).

(4) Guthe, *ZDPV*, 1882, p. 356-357.

avait existé dès le temps d'Achaz, Ézéchias n'aurait pas eu à en « faire » un (2 Rois 20, 20).

Cette induction est confirmée par les curieuses constatations faites par M. Raymond Weill au cours de sa campagne de 1923-1924. Elles ont établi, en effet, que le déversoir IX utilisait anciennement comme débouché le tunnel formé par l'extrémité *ecb* du canal II, mais dont on dut, pour cela, approfondir le radier de 3 m. 50 environ à son issue ouest (*e*), et même de 4 mètres et plus à l'est (*b*) ; car, l'eau ne devant plus y couler d'est en ouest, mais d'ouest en est, il fallut renverser la pente de cette section de l'ancien aqueduc II. Près de l'extrémité orientale du tunnel ainsi approfondi *eb*, on perça une nouvelle galerie *bj* qui, en se ramifiant (*i, j*), permettait d'irriguer une partie des jardins arrosés antérieurement par le canal II. Le nouvel aménagement n'a pu évidemment être établi qu'à une époque où le canal à flanc de coteau II n'était plus en usage, c'est-à-dire au plus tôt lors de l'ouverture du canal VIII. Il paraît suivre de là que le déversoir IX n'existait pas encore au temps d'Achaz et ne peut, par conséquent, pas être le « canal de l'étang supérieur » auprès duquel Ésaïe rencontra ce prince.

Il est vrai que ce déversoir a actuellement une autre issue : un conduit *eo*, qui se branche à angle droit sur le déversoir IX à l'endroit (*e*) où celui-ci va s'engager sous terre dans le tunnel approfondi de l'ancien canal II. Mais cet embranchement, actuellement en service, paraît, à en juger par son tracé même, être une dérivation faite après coup ; c'est le sentiment de M. R. Weill (1).

(1) *Mélanges Isr. Lévi*, p. 117. Tout au plus pourrait-on supposer que les deux issues du déversoir IX, *ej* et *eo*, ont été établies *simultanément*, c'est-à-dire au plus tôt sous Ézéchias. Encore faudrait-il admettre que l'écoulement dans l'un ou dans l'autre des deux conduits était réglé au moyen de vanes dont on n'a pas, que nous sachions, trouvé de traces.

V

Qu'était-ce donc que l'énigmatique « canal de l'étang supérieur ? »

Nous proposerions une autre explication, qui nous paraît plus simple. Stade, comme M. R. Weill, partait de cet *a priori* que l'étang inférieur ne peut être que celui qui se trouvait le plus en aval dans la combe du Tyropéon, c'est-à-dire la Birket el-Ḥamra. Or ce bassin, bien que se trouvant en aval, *est plus haut* que les deux réservoirs situés en amont : la piscine de Siloé actuellement en usage (*g*) et le réservoir voûté découvert par M. Guthe (*f*). D'après le relevé topographique de M. R. Weill, le fond de « l'étang rouge » (Birket el-Ḥamra) est à l'altitude de 635 m., tandis que la piscine de Siloé est à la cote 634. Quant au bassin Guthe, le fond en est d'un mètre au moins plus bas que le plan d'eau du canal de Siloé » (VIII) (1).

Il est vrai que la Birket el-Ḥamra semble avoir été en partie comblée ; mais son plan d'eau devait anciennement surpasser de plusieurs mètres celui de la piscine de Siloé ; car, tandis que le débouché du tunnel qui aboutit à ce dernier réservoir est à 634 m., celui du canal II qui alimentait la Birket el-Ḥamra est à la cote 638.

Bien que la partie terminale de ce canal II ait été profondément remaniée lors de la création du déversoir IX, comme nous l'avons expliqué ci-dessus, cette cote de 638 m. environ est tout à fait certaine. En effet, il subsiste encore, non loin de l'issue de la galerie II, une dérivation *c d*, destinée à amener l'eau à une fenêtre de puisage (*d*) analogue à celles que le canal II dessert sur tout son parcours : cet embranchement est barré par un gradin ascendant empêchant l'écoulement extérieur de

(1) ZDPV, 1882, p. 61, cf. 82.

l'eau. Or cette dérivation, qui était naturellement au niveau même du canal, est à la cote 638 (1).

L'aspect des lieux — tous ceux qui ont été à Jérusalem le savent — suggère encore plus fortement cette impression d'une différence de niveau entre l'« étang rouge » et la piscine de Siloé. La Birket el-Ḥamra est à peu près de plain pied avec le chemin qui la borde, tandis que la piscine où se déverse l'Aïn Silouân « s'ouvre, comme l'écrit M. Weill, au fond d'une sorte de grand puits rectangulaire, d'une fosse..., au fond de laquelle on accède par de longues volées d'escaliers » (2). Cela est si vrai que M. Weill lui-même, bien qu'il s'en tienne à l'identification de l'étang inférieur avec la Birket el-Ḥamra désigne couramment la piscine de Siloé par les expressions « la piscine profonde », « la piscine à cote profonde ». Sans doute le sol, aux alentours immédiats de ce bassin, a été surélevé par suite de l'accumulation des décombres. Cependant ce réservoir et ceux qui ont pu le précéder se sont toujours creusés au fond d'une cuvette dominée de toutes parts par le terrain environnant.

L'une des innovations des ingénieurs d'Ézéchias consista précisément à percer le nouvel aqueduc (VIII) 4 mètres plus bas que l'ancien (II), au niveau de la source et, par suite, à creuser, au débouché, un bassin de niveau inférieur à celui qui recevait les eaux du canal à flanc de coteau.

Le rédacteur de la notice des Chroniques a très bien marqué cette différence, qui avait certainement frappé les contemporains : « Il boucha l'issue supérieure des eaux du Guihôn (c'est-à-dire principalement le canal II) et les amena *par en bas* à l'ouest de la cité de David » (2 Chron. 32, 32).

Il serait donc fort compréhensible que les Jérusalé-

(1) *Mélanges Isr. Lévi*, p. 114. M. Weill l'avait prise en 1913-14 pour le débouché du canal II.

(2) *Cité de David*, p. 56.

mites du temps d'Ézéchias eussent appelé le vieux bassin « l'étang supérieur » et le nouveau « l'étang inférieur ».

Cette identification me paraît rendre compte des textes d'une façon fort satisfaisante. Achaz, prévoyant un siège, se rend « au bout du canal de l'étang supérieur », c'est-à-dire du canal à flanc de coteau (II), le seul qui amenât alors les eaux dans la ville (le rédacteur du livre d'Ésaïe, qui écrit au plus tôt sous Ézéchias, désigne cet aqueduc par le nom qu'on lui donnait de son temps). Achaz, très inquiet, veut sans doute surveiller l'obstruction de la vanne du canal I et des fenêtres du canal II donnant dans la vallée du Cédron.

D'autre part Rabšaqé, s'il se tenait auprès du canal à flanc de coteau, se trouvait juste sous les remparts et pouvait sans peine se faire entendre des gens assis sur le mur.

La « route du champ du Foulon » serait celle qui suivait la vallée du Cédron et menait à la source du Foulon.

VI

L'hypothèse que nous proposons nous semble expliquer également un autre passage du livre d'Ésaïe (22, 9-11), que l'on juge en général très énigmatique (1).

Ce texte énumère les travaux que les Jérusalémites exécutèrent, sans doute sous Ézéchias en vue d'un retour offensif probable des Assyriens contre leur ville. « Vous avez considéré combien étaient nombreuses les brèches de la cité de David et vous avez accumulé les eaux de l'étang inférieur. Vous avez compté les maisons de Jérusalem et démolí les maisons pour réparer le rempart. Vous avez fait un bassin entre les deux murs pour les eaux du vieil étang. Mais vous n'avez pas regardé à Celui qui a créé ces événements, etc... »

Il est possible, comme le veulent Duhm et Marti.

(1) Cf. Duhm et Marti, *ad loc.*

que l'énumération détaillée des mesures prises par les gens de Jérusalem ne soit pas du prophète lui-même et ait été ajoutée au texte en guise de commentaire. Mais la question est secondaire, car les renseignements donnés paraissent, en tout cas, entièrement dignes de foi.

Nous ne discuterons pas les localisations multiples qui ont été proposées de l'étang inférieur (1). Signalons seulement l'hypothèse de M. Raymond Weill (2). Supposant ingénieusement que les v. 10 et 11 reviennent, en le précisant, sur le v. 9, il en conclut que « le vieil étang » et « l'étang inférieur » sont deux noms du même réservoir, selon lui la Birket el-Ḥamra. Mais pourquoi l'auteur, au grand détriment de la clarté, aurait-il employé deux appellations différentes pour désigner le même point ?

Le sens naturel du passage est que « vieil étang » et « étang inférieur » étaient les noms de deux réservoirs distincts. « Vous avez accumulé, est-il dit, les eaux de l'étang inférieur ». On ne peut accumuler les eaux dans un étang, c'est-à-dire apparemment en faire monter à volonté le niveau, que s'il est alimenté par une source. Or le seul réservoir qui fût, dans la Jérusalem d'alors, alimenté par une source était l'étang profond créé par Ézéchias au débouché du tunnel VIII. Nous trouvons là une confirmation de notre identification de l'étang inférieur avec la piscine de Siloé (sous sa forme première).

Quant à l'autre travail, visé au v. 11, il a pu consister à aménager un véritable bassin (*miqwâ*), c'est-à-dire un réservoir plus vaste, plus solide ou plus étanche pour les eaux de la Birket el-Ḥamra qualifié de « vieil étang ». Ce bassin se trouvait, dit le texte, « entre les

(1) Bain du Patriarche (Dahse), Birket es-Soultan (Benzinger, *Hebr. Arch.*, p. 34), bassin hypothétique créé dans la vallée du Cédron (Hans Schmidt, *Schrift. des A.T. in Auswahl*, II, 2, 2^e éd., 1923, p. 128) — c'eût été travailler pour l'ennemi.

(2) *Cité de David*, p. 57.

deux murs », expression qui désignait, à ce qu'on estime d'ordinaire, le quartier de Jérusalem enserré entre le mur S.-O. de la cité de David et le rempart sud de la ville, donc le bas du vallon du Tyropéon.

Il nous paraît plus probable, cependant, que le texte parle d'un bassin *nouveau* qu'Ézéchias créa entre les deux murs à peu près parallèles, *k l* et *m n*, qui barraient l'extrémité du Tyropéon : le plus oriental, *m n*, paraissant dater de la fin de l'époque royale judéenne, pourrait fort bien avoir été construit par Ézéchias. C'est dans cette étroite bande de terre que G. Dalman (1) et H. Gressmann (2) situent « l'étang entre les deux murs » (Ês. 22, 11), ainsi que la porte du même nom. Néhémie connaissait dans ces parages un « étang du roi » attendant au rempart (Néh. 2, 14) : cette appellation conviendrait tout à fait à un bassin créé par le roi Ézéchias.

Il paraît être fait allusion à ce travail, en même temps qu'au percement du canal souterrain VIII, dans le passage de « l'éloge des pères » consacré à Ézéchias par Jésus fils de Sirach. Nous citons d'après le texte hébreu, certainement meilleur ici que le grec :

Ezéchias fortifia sa ville,
en y amenant de l'eau (3).
Il tailla avec l'airain des rochers (4)
et barra des montagnes en bassin (5).

Les termes employés par le Siracide conviendraient mieux, on le voit, à la création d'un nouveau réservoir par l'érection d'un mur de barrage supplémentaire, qu'à une simple amélioration d'une *birké* déjà existante.

Quoi qu'il en soit, le « *vieil étang* » pour les eaux

(1) *Palaestina Jahrbuch*, XIV (1918), Taf. 3.

(2) *Altor. Texte u Bild.*, 2^e éd., II, fig. 226.

(3) Grec : *et amena au milieu d'eux le Gog* (primitivement le *Guïhôn* ?).

(4) Grec : *avec le fer le [roc] escarpé.*

(5) Grec : *et construisit des fontaines pour les eaux.*

duquel les Jérusalémites firent un bassin sous Ézéchiass (És. 22, 11) ne doit être autre que la Birket el-Ḥamra.

L'hypothèse que nous proposons peut se résumer ainsi :

Le canal à flanc de coteau (II) s'appela d'abord « le *šilōuh* » (És. 8, 6), c'est-à-dire « l'émissaire » ; lorsqu'il eut été, sous Ézéchiass, doublé par un tunnel en contre-bas, il reçut le nom de « canal de l'étang supérieur » (És. 7, 3 ; 36, 2).

L'« étang supérieur », c'est la Birket el-Ḥamra, appelée aussi « le vieil étang » (És. 22, 11) ou, au temps de Néhémie, « l'étang de l'émissaire » (Néh. 3, 15).

L'« étang inférieur » (És. 22, 9), c'est celui qui se trouvait au débouché du canal souterrain VIII et qui est appelé « l'étang » tout court dans l'inscription du tunnel et dans 2 Rois 20, 20 comme dans la terminologie des indigènes d'aujourd'hui. Il a été remanié plusieurs fois (1). Le réservoir voûté découvert par M. Guthe (f) est peut-être un reste du bassin originel. C'est à peu près sur son emplacement que se trouvait la « piscine de Siloé » dont parle le quatrième évangile (9, 7. 11) et que fut aménagé le bassin qu'on désigne communément aujourd'hui sous ce nom (2).

(1) H. Guthe, *ZDPV*, 1882, p. 52-90, 107-133, 355-377 ; H. Dechent, *ZDPV*, 1884, p. 205-209.

(2) Nous avons eu le plaisir de constater, après le Congrès, que, dans son commentaire sur Esaïe 1-39 paru la même année (*Jesaja* I, Leipzig, Deichert, 1930, p. 114, 283-285), M. Otto Procksch, reprenant certaines des vues de M. Dalman (*Palaest. Jahrb.*, XIV, p. 60 ss.), est arrivé, par des voies différentes, à une solution voisine de celle que nous proposons : comme nous il identifie le « vieil étang » avec la Birket el-Ḥamra et l'« étang inférieur » avec la Birket Silouân. Nous différons sur l'emplacement de l'« étang supérieur », qui est, selon lui, le Bain du Patriarche, et sur celui du « bassin » aménagé « entre les deux murs », qui est, pense-t-il, identique à l'« étang inférieur », c'est-à-dire à la Birket Silouân. És. 22, 9^b serait, en effet, une variante du v. 11^a visant le même travail. Les termes du v. 11 nous paraissent s'opposer à cette combinaison : la piscine de Siloé n'a pas été faite « pour [recueillir] les eaux du vieil étang », mais, comme M. Procksch le souligne lui-même (p. 285), « pour recevoir l'eau de la source du Guihôn » amenée par le tunnel.